



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Ed. Les Amis de Saint François de Sales - Case postale 2346, 1950 SION 2 Nord - CCP 19-43-5, Crédit Suisse, Sion, C. 715.452.00

LA RENOVATION

CHAPITRE V CONTRE-RÉVOLUTION (suite 3)

De Maistre saluait le même avenir en ces termes : «*Révolution politique*, simple préface d'une Révolution morale et religieuse.» Les bouleversements politiques et sociaux qu'il avait vus, ceux qu'il prévoyait devoir se produire encore durant un siècle ou deux, il les comprenait comme des éventualités qui devaient être préalablement posées pour amener la Rénovation, l'universelle Rénovation. *Renovabis faciem terrae*. Celle-ci, il la voyait comme étant voulue absolument et pour elle-même par le souverain Maître de toutes choses, celles-là conditionnellement, en vue du changement universel et profond dans l'ordre religieux, auquel les bouleversements politiques devaient préparer les voies.

«Lorsque je considère, disait-il, l'affaiblissement général des principes moraux, la divergence des opinions, l'ébranlement des souverainetés qui manquent de base, l'immensité de nos besoins et l'inanité de nos moyens, il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses : ou il va se former une nouvelle religion, ou le

christianisme sera régénéré de quelque manière extraordinaire. C'est entre ces deux suppositions qu'il faut choisir, suivant le parti qu'on a pris sur la vérité du christianisme⁽¹⁾.»

Pour de Maistre comme pour nous, la première hypothèse était inadmissible. Le christianisme possède la pleine lumière, il est la vérité immuable, il constitue la forme définitive de l'unique religion voulue par Dieu, ébauchée pour les Patriarches et pour les fils d'Abraham dans les révélations primitives, achevée par le Fils de Dieu fait Homme. Dans cette perfection, elle est devenue «le christianisme» ou l'institution du Christ, et le «catholicisme» ou le bercail, où seront appelés les hommes de tous les pays jusqu'à la consommation des siècles.

S'il est impossible d'admettre qu'il va se former une religion nouvelle, peut-on croire que le christianisme pourra être régénéré ?

De toutes parts, à l'heure actuelle, nous l'avons vu, s'élèvent des hommes qui veulent transformer le christianisme, et qui, pour la plupart, y travaillent avec une ardeur que

seule peut faire comprendre l'ignorance où ils sont de l'inutilité de leurs efforts. (à suivre)

Mgr DELASSUS "Le problème de l'heure présente"

(1) *Oeuvres complètes de J. de Maistre*, T. I, p. 61. Voir aussi T. V, p. 228-24.

Saint Nicolas de Flue protégea miraculeusement la Suisse de l'invasion allemande le 13 mai 1940

P. Matthias Graf

A tous ceux qui aiment notre patrie

La guerre de 1939-1945 fut un terrible danger pour la Suisse. Beaucoup ont peine à l'imaginer, faute d'avoir vécu ces événements. Nous en avons réchappé pour diverses raisons. L'une a été la concorde entre le peuple et son armée. D'autre part, malgré la présence de profiteurs, surtout soucieux de leurs intérêts personnels et qui n'étaient Suisses que de nom, la population formait une communauté solide, capable de résister au péril.

Aujourd'hui, les fossoyeurs de l'État se sont multipliés au point de justifier l'angoisse des citoyens prêts à sacrifier leur vie pour leur belle patrie. L'ennemi intérieur (la cinquième colonne, comme on disait alors) tient le haut du pavé. Personne ne peut chiffrer l'effectif de ceux qui traitent la Suisse en vache à lait; l'actualité quotidienne montre qu'ils sont légion.

Au soir de sa vie, l'auteur de ces lignes se demandait comment aider encore sa chère patrie, après avoir passé tant d'heures à monter la garde, dans la canicule et la froidure, au milieu des dangers de cette lointaine époque, aux frontières de l'un des plus beaux pays du monde, celui que Dieu nous a donné.

Il eut ainsi l'idée de rappeler à la nouvelle génération la figure et l'action de deux de nos compatriotes : le général Henri Guisan et saint Nicolas

de Flue. Sans eux et sans leur action voilà cinquante ans, la Suisse aurait subi l'invasion d'une armée ennemie et ne serait peut-être plus libre.

Mon récit reposera sur des faits certifiés par des témoins dont je connais le nom, et sur des faits que j'ai moi-même constatés. Je souhaite donc humblement être lu sans préjugé.

Il y a cinquante ans

La protection miraculeuse

Une foule de reportages imprimés, radiodiffusés ou télévisés viennent d'évoquer le début de la guerre de 1939-1945. Les médias, officiels ou autres, n'en ont pas moins occulté l'événement qui, à cette époque, décida le sort de notre pays. Je veux parler de ce qui sera le thème de cet opuscule : "l'intervention" du saint patron de la Suisse, Nicolas de Flue, auquel nous devons d'avoir évité l'agression des troupes hitlériennes.

Voici le témoignage oculaire d'un de nos soldats:

«1939 et 1940 furent deux années de mobilisation générale; l'armée devait, en effet, parer à l'extrême péril où se trouvaient le pays et le peuple. Mes camarades et moi étions prêts à verser notre sang pour notre patrie et nos familles. Nous l'avions solennellement juré sur le Breitfeld de Gossau (SG), serment de fidélité qui devait, ensuite, nous coûter de si lourds sacrifices !



Saint Nicolas de Flue

C'était dans la nuit du 13 au 14 mai 1940. J'étais remplaçant du commandant de garde. Notre troupe de couverture était stationnée à Giessen, sur la Linth, entre Reichenburg et Benken. En cas d'invasion allemande, la plaine de la Linth devait être inondée, de manière à freiner l'avance des chars blindés. Le matin suivant je vis de mes propres yeux comment le canal de Binnen avait été barré. Notre unité devait aussi surveiller le tunnel du Ricken et, au besoin, le détruire à l'explosif pour empêcher le passage des convois ennemis.

Hitler veut envahir la Suisse

J'étais seul responsable, cette nuit-là, du service de garde. J'étais dans le bureau. Le téléphone sonna vers 3 heures du matin. Je décrochai. On me donnait directement de Berne l'ordre de mettre en place un état d'alerte maximum. Nos autorités avaient été informées qu'Hitler entendait jeter ses troupes, jusqu'alors invaincues, sur la Suisse qu'il voulait intégrer à son Reich. Un prétexte lui était évidemment nécessaire. Sa propagande éhontée s'efforçait de persuader les Allemands que l'annexion de la Suisse, comme celle de la Pologne, était à la fois légitime et indispensable parce que leurs compatriotes étaient maltraités, voire tués, chez nous !

Une émission de la radio japonaise prouvait l'imminence d'une invasion de l'armée hitlérienne concentrée dans le Bade. Le P. Max Blöchlinger, des Missionnaires de Bethléem, exerçait son ministère au Japon, qui était l'allié de l'Allemagne. Écoutant un journal du soir, ce prêtre entendit que les soldats allemands avaient pénétré en Suisse à 2 heures du matin. Il appela aussitôt son confrère qui habitait dans un autre quartier et lui annonça la nouvelle. Suisses tous deux, ils s'en affligèrent. La presse japonaise relata également l'invasion. Douze heures plus tard, la radio japonaise démentit cette information. Elle déclara que l'armée allemande était restée sur ses positions. (Le 13 mai 1989, le P. Max Blöchlinger a signé une attestation confirmant ce fait; il avait été douze ans Supérieur général de son institut; en 1940, il résidait au Japon).

Pourquoi l'immense armée d'Hitler n'a-t-elle pu entrer en Suisse? Notre frontière était assurément protégée : l'armée se tenait prête; il y avait des fortifications. La "troisième ligne de défense" était en préparation. Avouons toutefois que quelques officiers de haut rang, craignant pour leur peau, invitèrent à plusieurs reprises le général Guisan à capituler. Ce que l'on savait de l'invasion de la Pologne, de la force de frappe et de la puissance de feu de l'armée allemande était inquiétant : aux Stukas (bombardiers d'assaut) succédaient les lance-flammes, puis les blindés etc.

Notre général demeurait inébranlable. Selon des témoins, il disait toujours à ses officiers:

«Messieurs, nous combattrons ! On ne capitulera pas ! Ayez confiance en Dieu !»

Rien n'est impossible à Dieu

Des officiers mécréants ironisaient sur cette foi en la Providence; ils l'assimilaient à la naïveté des catholiques «*qui croient à n'importe quoi, même à une naissance virginal...*» Le général Guisan leur répondait invariablement : «*Rien n'est impossible à Dieu !*»

La merveilleuse exactitude de cette réponse s'est vérifiée non seulement dans un lointain passé, mais aussi dans l'année de tous les dangers que fut 1940. Pourquoi Hitler n'a-t-il pu s'emparer de la Suisse? Le film du souvenir de la guerre de 1939-1945 s'achève à peu près ainsi : «*l'histoire ne peut expliquer pourquoi les Puissances de l'Axe ont épargné la Suisse qu'elles encerclaient. C'est un miracle !*» L'actuel conseiller fédéral Kaspar Villiger écrivait le 5 septembre 1989 : «*Je ne doute pas que nos seuls efforts n'auraient pas suffi à nous éviter les horreurs de la deuxième guerre mondiale, sans l'aide de la Providence divine. Ceux qui ont vécu les événements dont il s'agit sont les seuls à pouvoir dire de quelle façon Elle nous a assistés.*»

Écoutons leur témoignage !

Hitler avait ordonné le contournement de la ligne Maginot (ensemble d'ouvrages défensifs français), puis l'invasion de la Suisse à 2 heures du matin, dans la nuit du 13 au 14 mai 1940.

Qu'est-il arrivé chez nous? Werner Durrer, chapelain du Ranft, connaissait les Foyers de l'Œuvre séraphique pour l'enfance (Soleure). Convaincu que «*la prière des enfants traverse les nuées*», il avait demandé aux pensionnaires de ces maisons une neuvaine de prières afin que, par l'intercession de saint Nicolas de Flue, Dieu daigne écarter du pays les malheurs de la guerre.

Dieu les exauça : saint Nicolas fut notre rempart contre l'invasion.

Sa vie terrestre éclaire son intervention en 1940.

Nicolas de Flue était paysan; il participa, en qualité de capitaine aux campagnes militaires des Confédérés, siégea dans le Conseil de son canton, renonça à la charge de landammann qui devait lui revenir, avant de tout quitter avec l'accord de son épouse, non sans avoir pourvu à l'avenir de sa famille de 10 enfants et avoir garanti ses moyens d'existence. Il s'y était résolu après nombre de veilles où il cherchait à savoir si Dieu

voulait de lui ce sacrifice. «*Dieu voulait qu'il en fût ainsi*», dit un ancien document. Nicolas de Flue désirait s'en aller sans ressources, ce qui signifiait alors quitter son pays pour l'étranger. Il voulait se rendre chez les "amis de Dieu" établis en Alsace. Il partit, vêtu d'une grossière tunique d'ermite tissée par sa femme, Dorothée, et parvint dans la vallée de Waldenburg, près de Liestal (Bâle-Campagne). Là, il passa la nuit aux alentours d'une ferme. Un paysan le découvrit et, s'étant enquis de son projet, lui déconseilla fortement l'Alsace, où les soudards Confédérés n'étaient pas les bienvenus. Reconnaissant dans cet avis la volonté de Dieu, Nicolas décida de rentrer. Il s'exposait de la sorte à l'une des épreuves majeures de sa vie : les moqueries que son retour ne manqua pas de susciter.

Une main dans le ciel

Or, c'est dans cette région des environs de Liestal qu'a eu lieu le prodige du 13 mai 1940 : l'apparition d'une main dans le ciel nocturne; elle paraissait avoir un geste de protection; beaucoup d'habitants de la vallée ou de soldats cantonnés dans celle-ci l'ont vue.

Quelques personnes informées de l'apparition estimèrent qu'elle se réduisait à une simple irruption de rayons dans le ciel nuageux de ce soir-là. Mais le commandant du bataillon qui surveillait la frontière, le major Döbli, protestant et docteur en droit, était fermement persuadé que Dieu nous avait miraculeusement préservés par l'intercession de saint Nicolas.

Un autre fait le prouve.

L'auteur connaît le pilote du bateau qui transportait le général Guisan et son état-major lors des reconnaissances opérées les 16, 22, 27 et 30 novembre pour l'établissement d'une troisième ligne de défense. (J'ai pu consulter le vieux livre de bord indiquant les dates, les itinéraires de ces transports et leur prix horaire : 3.50 Fr., y compris la rémunération du pilote). Ce dernier connaissait à Baden un sujet allemand qui lui confia être sûr que l'armée allemande occuperait la Suisse. Ses deux frères, officiers de haut rang, le lui avaient certifié. Un million d'hommes étaient rassemblés à cet effet entre Bâle et Constance. Hitler avait donné l'ordre de marche, mais rien ne s'était passé.

Ses deux frères lui attestèrent avoir vu deux bras lumineux dressés dans le ciel, et tout le commandement avait été bouleversé; l'entreprise avait tourné court. Les Allemands étaient persuadés qu'une puissance d'En-Haut défendait la Suisse.

Le récit d'une sentinelle

Un petit nuage apparut dans le ciel. Il grandit et prit la forme d'une main, qui finit par devenir lumineuse et si transparente que l'on y apercevait les os. Bénissante, elle se mouvait au-dessus de la campagne. J'avais l'impression que c'était la main de saint Nicolas de Flue. A mon retour de la garde, je trouvai mes camarades fort excités. «*Les Allemands arrivent*», me cria-t-on. Je répondis «*Non, ils ne viendront pas*» et je racontai ce que j'avais vu. (Déclaration de Monsieur Zappa, photographe, Langendorf / SO).

Autre témoignage

Mademoiselle A.B. (l'auteur connaît son nom et son domicile) travaillait de 1962 à 1969 comme infirmière du professeur Hans Felix Pfenniger, qui était protestant. Celui-ci raconta à son infirmière avoir été témoin, avec d'autres officiers, de l'apparition de cette main dans le ciel et avoir dû, comme eux le confirmer au général Guisan sous la foi du serment. Le Professeur ajoutait une anecdote : le colonel divisionnaire Bircher (ancien médecin-chef à Aarau) ne voulait pas s'agenouiller, car il avait un manteau neuf et la pluie avait mouillé le sol, mais il finit par le faire. Le professeur Pfenniger était persuadé que la main était celle de saint Nicolas de Flue. Il tenait en grand honneur ce sauveur du pays.

Le récit de Sœur Gertrude

Elle entendit par hasard le sermon d'un prêtre allemand dans la chapelle du Ranft; le prédicateur disait connaître d'anciens soldats qui lui avait raconté qu'une nuit, (d'après nous celle du 13 au 14 mai 1940), le quartier-général leur avaient ordonné d'attaquer la Suisse. Mais aucun véhicule ne put démarrer : malgré tous les essais, pas un moteur ne réagit. On demanda des instructions au quartier général; Hitler prescrivit de changer partout la benzine. L'ordre fut exécuté sans résultat. Sur quoi l'attaque n'eut pas lieu; les Allemands reçurent l'ordre de se retirer avec l'interdiction de parler de l'affaire, sous le prétexte que l'opération était une attaque simulée... Au retour, les moteurs tournaient sans difficulté; les soldats étaient tous persuadés que la Suisse avait été protégée.

Les mêmes faits ressortent des propos d'un instituteur qui en avait été témoin comme soldat; il racontait à ses élèves que tous les véhicules des troupes d'invasion étaient restés immobiles. Un secret rigoureux avait été exigé.

En sus des habitants de la vallée, 40 soldats qui étaient sur place attestèrent par écrit l'apparition : d'abord un léger nuage, qui devint une main tout à fait reconnaissable et transparente.

Afin de donner raison à des gens qui refusaient purement et simplement de croire, on demanda une expertise universitaire censée prouver que le phénomène était "naturel". Des historiens tentent, aujourd'hui encore, de prouver qu'Hitler n'a jamais songé à nous envahir... **Tout, plutôt que devoir admettre qu'il y a plus grand que nous !**

La prière déjoue les machinations d'un empoisonneur de puits

Des fortifications construites à temps devaient empêcher l'invasion de la Suisse : obstacles antichars, haies de barbelés, bunkers etc. Les travaux avançaient fébrilement. Nous l'avons dit : la situation devint nettement inquiétante en mai 1940. De vigilants gardiens de notre patrie avaient surpris une conversation radio dont il résultait que l'ordre d'envahir la Suisse venait d'être donné. On prépara à la hâte l'évacuation des enfants, des femmes et des autres personnes particulièrement menacées. (Quelqu'un qui me l'a raconté en détails se souvient parfaitement de la scène : les modestes bagages entassés sur des charrettes, la peur omniprésente...)

Officiers et soldats étaient partout en état d'alerte maximum, ce qui n'aurait servi à rien si le projet d'un horrible attentat avait pu se réaliser. (Mon informateur connaît le nom de la personne impliquée, l'endroit choisi pour ce crime et toutes les circonstances de l'épisode). Un Suisse "vendu" à l'ennemi devait verser dans un réservoir d'eau potable desservant militaires et civils du poison qu'il avait dans sa cave. Ce réservoir fournissant quasi toute l'eau consommée dans la région, les intoxications se seraient multipliées. Dès le début de ces temps troublés, les gens suppliaient à genoux le Ciel. Après une rude journée de travail, les hommes qui n'étaient pas à l'armée, les femmes et les enfants allaient en foule prier à l'église à l'appel de leurs curés; on se rendait en pèlerinage, surtout à Einsiedeln et au Ranft. Dieu voit tout : Il vit le criminel jeu du traître. Un jour, sa porte s'orna d'une pancarte "Fermé". L'homme avait disparu. Le poison avait été découvert à temps dans sa cave. A quoi auraient servi fusils et canons si un poison mortel avait mis hors de combat ceux qu'ils armaient ?

On a prétendu que les Allemands trouvaient excessif le coût en vies humaines d'une conquête de la Suisse; ce fut aussi l'une des interprétations pseudorationalnelles de l'intervention divine qui à la prière de saint Nicolas de Flue empêcha l'irruption des troupes

du Führer massées dans le Bade. Pendant une garde, des soldats suisses auraient intercepté un message radio expliquant ainsi l'abandon de l'exercice.

Quelle action de grâces s'éleva alors vers Dieu ! Le témoin – aujourd'hui âgé – dont je suis l'écho pourrait en parler longtemps.

Le général Henri Guisan

Il a été jusque ici question du secours d'un Saint du ciel : Nicolas de Flue. Passons maintenant à notre dette envers un deuxième grand homme : le général **Henri Guisan**. Nous avons signalé sa confiance en Dieu et sa courageuse volonté de résistance. Où puisait-il cette confiance en Dieu ? Quel était son "secret" ?

Un témoignage authentique nous éclairera.

Un service divin et d'autres cérémonies marquent chaque anniversaire de la bataille de Morgarten, gagnée la veille de la saint-Othmar (15 novembre 1315).

Les gens d'un certain âge connaissent Josef Konrad Scheuber, récemment décédé. Il avait son émission radiophonique : *Le mot du jour* (*Wort zum Tag*) et signait "Pilgrim" ses articles dans le *Sonntag*. Le 15 novembre 1940, ce prêtre avait célébré, comme aumônier militaire, l'office d'anniversaire de la bataille. Le général Guisan avait assisté à la cérémonie. Au retour, il ramena Scheuber dans sa voiture. Celui-ci l'interrogea sur l'ordre du jour de l'armée qui devait rester en vigueur jusqu'à la fin de la guerre. Guisan l'avait communiqué lors du mémorable rapport du Grütli; il le savait par cœur. Ensuite, le général se tut. Puis le capitaine Scheuber reprit : «*Mon général, je vous prie d'excuser ma remarque: l'idée du Grütli et celle du réduit national me paraissent inspirées par un ange gardien de la patrie.*» Nouveau silence. Le général répliqua d'une voix contenue : «*Je vais vous révéler quelque chose que je n'ai jamais dit à personne. Je suis protestant. Vous êtes un aumônier catholique. Mais ce n'est pas parce que vous l'êtes que je vous le révélerai. Vous savez que je me lève toujours très tôt. Ma première pensée est : "Que puis-je faire de bon aujourd'hui pour notre patrie ?" Je m'agenouille et prie le "Notre Père" en étendant les bras. Les anciens Confédérés le faisaient avant le combat; je les imite chaque jour. Ce que je viens de vous dire, ne le répétez à personne jusqu'à la fin de la guerre; c'est un ordre, mon capitaine ! – Mon général, je vous obéirai scrupuleusement.*» Josef Scheuber l'a fait. Le moment est cependant venu de publier le secret du général qui est celui d'une vivante relation de prière avec Dieu; elle lui a donné la force d'affronter sans crainte tous les dangers. De ne pas écouter les officiers qui lui suggéraient d'offrir la capitulation parce que eux-

mêmes craignaient pour leur vie et celle des leurs; on voit ainsi pourquoi le général a repoussé ce conseil en invitant ses subordonnés à se fier à Dieu à qui rien n'est impossible.

Je reviens au récit du pilote de bateau.

En novembre 1939, on décida d'améliorer la défense du pays en installant une troisième ligne d'ouvrages (entre Zurich et Sargans). Ce projet demandait des reconnaissances à partir du lac. Le général y procéda lui-même avec des officiers supérieurs (architectes, gens de métier). Il fallait des bateaux appropriés. Les officiers avaient bien des vedettes rapides, mais elles étaient peu fiables, trop de pétrole étant mélangé à la benzine. Un soir, deux officiers voulurent réquisitionner le bateau à moteur du père de notre pilote. C'était un bateau de 8 places avec un moteur standard de 8 CV. Le père ne voulut s'en dessaisir que si son fils de 30 ans, qui était complémentaire, conduisait ce bateau. La condition fut acceptée. Le livre de bord en fait foi. Dès le premier jour, le batelier dut prouver aux officiers, qui se piquaient de pilotage, qu'il était un vrai loup de mer et que le lac et le bateau lui étaient plus familiers qu'à eux.

Le deuxième jour, il vit le général Guisan qui fut ensuite six jours son passager. Une fois, le bateau devait quitter Hurden à 7 heures 30 en direction de l'île d'Ufenau. Guisan s'assit près du pilote, qu'il ne désignait jamais autrement que par ce terme, et l'on partit. Le général interpela le pilote : «*Monsieur, vous êtes un civil, vous voyez et entendez beaucoup de choses; je ne puis vous imposer un serment, mais je vous fais confiance*», et il mit son doigt sur ses lèvres fermées. «*Oui, mon général !*» Arrivé à Ufenau, le pilote voulut rester près de son bateau; le général lui fit suivre le groupe. Devant l'Arnstein, qui est l'endroit le plus élevé de l'île, Guisan rassembla ses officiers et le civil en demi-cercle et leur dit: «*Une lourde journée nous attend. Commençons-la par la prière !*» et il récita le *Notre Père* en français. Notre témoin vit des yeux s'embuer d'émotion.

Pendant la traversée les jurons avait été fréquents et souvent corsés. Guisan écoutait en silence. Au cours de

la deuxième traversée, il se leva et s'écria énergiquement : «*Messieurs les officiers, êtes-vous des voyous ? Vous jurez tous les trois mots. Je ne veux plus entendre cela. Un officier ne jure pas !*» Dès lors, plus personne n'osa jurer et tout le monde s'observa. Celui qui jurait devait verser 20 centimes (à l'époque ce n'était pas rien) dans une cagnotte qui, à la fin, contribua à payer un dîner en commun.

Personne ne peut se substituer au général Guisan pour expliquer combien il vénérait sainte Marie, Mère de Dieu. On sait qu'il vint plusieurs fois à Einsiedeln. Le pilote a été témoin d'un autre petit fait. Durant un trajet, il laissa tomber un chapelet de sa poche en sortant de celle-ci un mouchoir. Le chapelet arriva sur le banc du général qui le ramassa et dit au pilote : «*Vous êtes catholique !*» Montrant le chapelet à ses officiers, il leur dit : «*Je voudrais entourer la Suisse d'un pareil rosaire !*» Ne sommes-nous pas aussi grandement redevables à Notre-Dame de la protection de la Suisse qu'elle aime maternellement ?

Terminons par une autre évocation : son mérite pourrait être de montrer ce que la femme peut faire de mieux pour la défense de la patrie et du peuple.

L'intelligente et pieuse épouse du général Guisan se tenait à ses côtés et l'assistait à tous les moments difficiles. Son modèle aurait pu être l'épouse de Werner Stauffacher. Elle renforçait la confiance en Dieu de son mari, l'encourageait par sa prière et, si elle le pouvait, par sa présence.



Le général Henri Guisan

Les adieux du général Guisan

Le 19 août 1945, à Berne, le général Guisan prit congé de sa vaillante armée. Les drapeaux et les étendards de toutes les unités formaient une forêt sur la grande place devant le Palais fédéral. La fanfare montée joua la marche du général Guisan. Les alentours de la place étaient noirs de monde. Le général se tenait près de l'entrée du Palais fédéral. La main levée, il prononça ses dernières paroles de chef suprême de l'armée : «*Adieu, valeureuses bannières ! Je vous rends intactes, libres et fières aux autorités du pays !*»

Quand tous les drapeaux furent portés dans le Palais, une femme franchit le portail avec son petit garçon, remercia le général et demanda où était le drapeau de tel bataillon territorial. Le général le fit chercher par un adjudant. La femme se mit à genoux, embrassa l'étoffe, y plongea son visage et dit à l'enfant : «*Voici le drapeau sous lequel a servi ton père, celui qui s'est incliné sur sa tombe. Ton père était un appointé, c'est-à-dire un bon soldat. Deviens-le toi aussi !*» Des larmes coulèrent sur le visage hâlé du général de 71 ans.

Puissions-nous avoir aussi beaucoup de bons soldats, beaucoup de bonnes mères et des hommes comme le général Guisan, mort à minuit le 7 avril 1960 et enseveli le 12, entrant ainsi dans la patrie céleste après avoir si fidèlement servi notre patrie terrestre et l'avoir sauvegardée.

50 ans après

En 1939-1940, le pieux général Guisan se préoccupa d'étendre les fortifications dressées contre l'ennemi extérieur. Il ériga sa troisième ligne de défense, entre autres lieux, dans la région de Benken, à laquelle se rattachait autrefois Altwies, dans la partie supérieure du Buchberg (Maria Bildstein), dans le district de Gaster. L'auteur participait nuit et jour à ces travaux.

50 ans plus tard, en 1989-1990, des hommes et des femmes de cette contrée s'activèrent à opposer une digue à l'ennemi intérieur de notre pays; ils voulurent construire une chapelle en l'honneur de saint Nicolas de Flue et de Notre-Dame d'Altwies.

La bénédiction de la première pierre et celle des travaux déjà entrepris est prévue le 13 mai, anniversaire du jour où saint Nicolas sauva la Suisse d'un si grand danger.

La chapelle et la cloche devraient être inaugurées pour la fête de saint Nicolas de Flue, fixée au 25 septembre lors de sa canonisation par le Pape Pie XII. Cette cloche sonnera matin et soir l'angélus et portera au loin l'écho de la prière inscrite en elle :

Saint Nicolas de Flue (Père de la patrie)

Sainte Marie (Notre Mère et Mère de notre pays)

obtenez-nous bénédiction (c'est-à-dire les biens terrestres) *et salut* (c'est-à-dire la grâce de Dieu en ce monde et dans l'éternité).

P. Matthias Graf, ancien de la gofus I/80

Annexes

Hitler voulait attaquer la Suisse

Les faits suivants montrent que Hitler voulait attaquer la Suisse :

1. Vers le 10 mai, Monsieur Ruegger, ambassadeur de Suisse à Rome, apprit du représentant des États-Unis que seul un miracle éviterait la guerre à la Suisse. Les Allemands allaient, en effet, entreprendre quelque chose sur leur flanc gauche.

2. Le 11 mai 1940, le service de renseignements suisse écrivait, dans son évaluation de la situation : «*on observe sur le Rhin des préparatifs en vue de la construction de ponts. Des panneaux ont été posés aux abords de la frontière allemande, indiquant les distances exactes jusqu'en Suisse...*»

3. Le 12 mai 1940, de gros obusiers ont été installés sur le Hornberg. Ils sont assez proches du Rhin pour permettre des tirs sur nos bunkers, près du fleuve.

4. Le colonel Gauché, chef du service de renseignements français, parle des graves soucis que lui cause le sort de la Suisse; il parle de concentrations de troupes dans la vallée de la Wiese et dans la Forêt-Noire.

5. Des rapports venant de milieux diplomatiques de Berlin donnent les mêmes informations.

6. Le 12 mai : Goebbels dit dans un discours : «*dans 48 heures l'Europe ne comptera plus aucun État neutre.*»

7. Les Français annoncent une forte concentration de troupes vers Tuttlingen. Une division de chasseurs parachutistes a quitté Stuttgart en direction du sud.

8. Le colonel Gauché avise confidentiellement l'attaché militaire suisse que, selon une source absolument sûre, l'attaque de la Suisse a été décidée.

9. Témoignage susmentionné du P. Blöchinger (la radio et la presse japonaises annoncent, puis démentent l'invasion de la Suisse).

10. Hitler était fort irrité contre la presse suisse. En Suisse, les nazis s'attendaient à une attaque allemande. (cf. ci-dessus, Mlle N., la sœur des deux officiers supérieurs allemands).

11. Les Allemands avaient d'autant moins de raison de retarder l'attaque qu'ils savaient que l'équipement de notre armée laissait encore à désirer...

Souvenirs de ces jours-là

Le père Viktor Notter, actuellement missionnaire à Taitung (Taiwan), était dans sa jeunesse missionnaire en Mandchourie. Il écrit qu'il séjournait à

la résidence épiscopale de Tsitsikar. Un dimanche après-midi l'évêque, Mgr Hugentobler, alla au petit séminaire avec l'économie, et le P. Viktor dut garder la maison; on apporta le journal chinois. La "une" portait en gros caractères que l'armée allemande avait envahi la Suisse. La Mandchourie était alors une colonie du Japon, lui-même allié de l'Allemagne.

A.M. habitant aujourd'hui St-Gall, raconte : «En avril-mai, j'étais mobilisée et affectée à un service de bureau et de téléphone à Berneck. J'étais la seule SCF (soldat du service complémentaire féminin) dans le régiment de couverture frontière de la vallée du Rhin. Cette nuit-là (13-14 mai 1940), l'alarme avait été donnée à 2 heures; nous étions prêts : le sac et la couverture de laine étaient à portée de main. Je devais pousser mon vélo dans la nuit, accompagnant mon capitaine qui devait me présenter à des postes de garde. Dans un hameau dont je ne me rappelle plus le nom, j'obtins une chambre, tandis que les hommes durent se contenter d'une salle de classe. Personne ne songeait à dormir. Je remis au capitaine les tranquillisants que m'avait passés ma sœur; nerveux, il les consomma.

Il était fort impressionné par un appointé étudiant catholique en théologie qu'il admirait pour son calme et son impavidité. Moi-même, je croyais que saint Nicolas pourrait protéger le pays.

C.M., téléphoniste dans une centrale téléphonique proche de la frontière du Rhin était de service dans la nuit du 13 au 14 mai 1940. Vers deux heures, elle fut avisée que les troupes allemandes tenteraient probablement d'envahir la Suisse dans une demi-heure. "Préparez-vous !" C.M. savait que, sa centrale serait inévitablement attaquée, car elle abritait aussi une centrale militaire d'émission où aboutissaient une grande partie des lignes de la frontière du Rhin. Elle savait aussi qu'un ordre de service lui interdisait de quitter son poste. Apeurée, elle promit un pèlerinage à saint Nicolas si celui-ci l'a aidait à sortir vivante de la

centrale, le lendemain. Ainsi fut fait : les Allemands n'entrèrent pas, et C.M. tint sa promesse.»

Postface

Dans son livre *Die Schweiz muss doch noch geschluckt werden !*, l'historien suisse Klaus Urner affirme que la Suisse est restée menacée longtemps après les 13-14 mai 1940. Des plans d'action militaires récemment découverts montrent que Hitler persistait à vouloir prendre la Suisse.

Ainsi, par exemple, le service des opérations de l'état-major général reçut, le matin du 24 juin, l'ordre d'examiner «à bref délai» la question de l'occupation de la Suisse. Le même jour, le général Walther von Brauchitsch, commandant en chef de l'armée, se vit adresser un préavis selon lequel l'occupation de la Suisse devait être une «tâche spéciale» du corps d'armée C.

Au début juillet, de grands déplacements de troupes, six forts détachements prélevés sur les neuf divisions que comptait la 12ème armée, furent envoyés à proximité de la frontière suisse et donnèrent la mesure du péril qui pesait sur notre pays.

Ce danger tarda à disparaître. Nous disposons, en effet, notamment d'un plan d'attaque détaillé du 12 août 1940.

Pourquoi Hitler ne put-il s'emparer de notre pays?

Cette question a provoqué de nombreuses discussions et conjectures.

Qui aura lu notre petit cahier connaîtra le récit des faits; il saura que, durant les événements de mai 1940, d'inlassables prières sont montées vers Notre-Dame d'Einsiedeln et vers saint Nicolas de Flue. Le lecteur verra donc le mystère s'éclaircir.

Dieu ne peut-II, aujourd'hui comme alors, être un efficace remède aux mille difficultés de la Suisse ? Oui, si nous nous remémorons l'antique exhortation : «Priez, libres Suisses, priez !»

Bennau, mai 1990

Prière à saint Nicolas de Flue

Saint Nicolas de Flue, protégez-nous de la guerre, de la famine et de tout fléau. Vous qui avez tellement aimé notre peuple, bénissez sa patrie en assurant à celle-ci paix et prospérité. Que ses autorités religieuses et civiles fassent preuve d'esprit de foi, de force et de sagesse. Suscitez parmi nous de nombreux apôtres, prêtres et laïques, pleins de zèle et de prudence. Conservez à nos paysans l'amour de la terre de nos pères, celui de la simplicité chrétienne, l'esprit d'économie et de sacrifice. Que patrons et salariés vivent et travaillent ensemble dans la concorde et la justice chrétiennes. Obtenez-nous l'unité dans la vraie foi, dans l'espérance et la charité, afin que nous puissions mieux honorer Dieu ici-bas, et trouver le bonheur éternel dans la patrie qu'Il nous prépare. Saint protecteur de notre pays, priez pour nous ! Ainsi soit-il.